

Tout ce que tu feras sera dérisoire,  
mais il est essentiel que tu le fasses !

## CHAPITRE I :

### Les couleurs sépia

## Prologue :

Le souffle du mistral tourbillonne sur les baies de mon atelier que j'ai voulu au-dessus de la mer, loin des villes, serti au creux de la pinède et des mimosas. Il s'est levé sans prévenir, comme d'habitude, et balaye déjà des nappes d'écumes vers le large pour y devenir plus méchant encore. Du haut de mon perchoir, tel un capitaine à la proue de son navire, je laisse mon regard se perdre dans les nuées qui vont grossir les lames à l'horizon et saisir d'effroi plus d'un marin.

Mon petit domaine, solidement ancré dans la roche, semble pourtant vibrer sous les rafales qui grondent sur la toiture et jouent de l'orgue dans les cheminées. Emporté par cette majestueuse symphonie, je me remets au travail avec allégresse...

Pendant que d'autres peinent, moi je peins... Car je suis Artiste peintre -et aussi sculpteur- « métiers » que beaucoup considèrent comme une activité de crève-la-faim ou au mieux de pochard ! Et parfois même les deux... Par chance ou par mauvaise volonté, j'ai échappé jusqu'alors à ces catégories qui font les légendes de la profession.

Mais aucun parcours n'est exemplaire et le mien n'a aucunement la prétention d'être un exemple. Simple témoignage d'une vie, d'une époque, sous l'éclairage d'une vocation où, le hasard, la chance, la détermination se disputent au travail, aux choix et aux doutes... C'est la petite histoire de ce parcours que j'ai la modeste ambition de vouloir raconter.

Mais toute vie est faite d'ombres et de lumières, *en clair-obscur*, comme la peinture, je ne dérogerai donc pas à la règle en choisissant de laisser quelques personnes et évènements dans l'ombre, car ils méritent d'y rester, et l'on ne m'en voudra pas d'avoir - parfois - préféré la lumière...

\*

Dans un coin du jardin, il y avait un endroit privilégié où je pouvais me cacher pour jouer avec une terre toujours molle et claire. Je pouvais la pétrir en boules plus ou moins grosses et mes mains d'enfant trouvaient là une matière exquise et onctueuse comme la farine du bon pain.

Il s'agissait sans doute d'imiter les gestes maternels et nourriciers, mais j'y prenais un intense plaisir sensuel qui me paralysait en rêveries prolongées. Elles se poursuivaient le soir où je me laissais bercer avec ravissement par le ronronnement lointain des avions Dakota qui écrivaient l'histoire du Pont de Berlin. Je ne savais pas alors ce qu'était le pont de Berlin... Je ne comprenais rien non plus aux Speakers de la TSF qui expliquaient à mon père l'actualité des années cinquante.

M'imposant déjà le silence, son oreille rivée au poste, mon père m'apparaissait très important pour qu'on lui expliquât le Monde à lui tout seul...

Ignorant de toutes ces choses, donc, j'en captais seulement des sons et des sensations qui me ravissaient ; comme la rumeur des peupliers qui bordaient mon univers en bruissant d'une mélodie écrite pour mon bonheur. Ainsi, je m'évadais vers le ciel pour rejoindre Hirondelles et Martinets qui tournoyaient, affairés à leur mission insectivore. Dans les bois alentours, le chant rythmé du coucou se joignait aux roucoulements des tourterelles :

Tous les oiseaux me parlaient du ciel, et j'étais content ! Nourri d'une belle confiance dans l'avenir. Le futur, c'est naturel pour un enfant ! Naturel et éternel...

C'est ainsi que passaient mes après-midi, quand il ne pleuvait pas. Et cela traînait ainsi jusqu'à l'heure du goûter

pour le plus grand plaisir du Petit-Prince du jardin qui alignait ses boules de terre pour les faire sécher au maigre soleil du Nord.

Sur le haut de la rue s'étalait un terrain de ruines et d'herbes folles où une usine bombardée dressait encore ses moignons de briques rouge vers le ciel. Sa cheminée raccourcie était la tour de notre château et surveillait nos jeux d'enfants, d'abord intimidés dans cet espace guerrier abandonné par les adultes. Des escadrilles de gamins, les bras à l'horizontale, avaient reconquis ce territoire de ferrailles tordues sans déclaration de guerre. Les plus petits, dont je faisais partie, étaient évidemment les victimes désignées pour être les prisonniers des *Américains* ou des *boches*, lesquels perdaient invariablement, car moins nombreux...

A quelque distance du quartier, un aérodrome s'était remis en activité. Son passé militaire ne faisait aucun doute au travers de baraques de bois peintes en camouflage, ses bunkers éventrés et quelques épaves d'avions à croix noires, entassés comme du bois mort. Pour l'heure, il revivait fort civilement grâce à quelques vieux biplans rescapés dont les pilotes rasaient les toits du voisinage avec l'inconscience des héros. Ces Dieux volants se rassemblaient le dimanche autour d'un bar aussi bruyant que mythique et pompeusement appelé *club*. Un fameux jour, mon père m'y emmena... Très impressionné, je fus ensuite terrorisé, lorsque, abandonné dans cet antre de géants braillards aux blousons de cuirs, j'assistais au décollage de mon pilote de père, aux commandes d'un planeur, remorqué par une voiture lancée à pleine vitesse :

Il s'éleva gracieusement en bout de piste, telle une mouette géante dans l'espace moutonneux et ignorant de mes hurlements terrestres d'orphelin... Les géants rigolards qui m'avaient rattrapé se voulaient rassurant et tentèrent de calmer cet enfant qui n'avait pas la fibre des héros.

De ce jour, je me suis toujours un peu défié des promesses du ciel avec lequel j'avais été pourtant dans les meilleurs termes jusqu'alors.

Notre quartier, étant en périphérie de la ville, se trouvait coincé entre une caserne de Zouaves et l'aérodrome déjà décrit.

Pour une raison que j'ignore encore, ma mère n'achetait pas le lait à l'épicerie du quartier (je suppose qu'il devait être coupé avec de l'eau, suivant la coutume) et j'avais été désigné pour une mission de confiance qui consistait à aller chercher le lait à la ferme du coin...Qui se trouvait bien au-delà de la caserne...

Équipé d'un pot en aluminium, je m'acquittais de cette tâche avec régularité mais sans entrain. En effet, il me fallait passer devant la guérite du poste de garde où les deux Zouaves de faction- sans doute fort désœuvrés, on le comprendra- me taquinaient toujours avec lourdeur dans un langage étranger à mes oreilles d'enfant.

Mais surtout, je devais affronter les oies et les jars qui étaient laissés en liberté dans la cour de ferme toujours boueuse et odorante. Ces volatiles étant plus grands que moi, la lutte était inégale. Ainsi, mes fesses témoignaient de mes humiliantes et douloureuses retraites, malgré de savantes esquives dont le seul résultat réduisait la portion quotidienne de laitage familial...Ce qui, au bout du compte, décida ma mère à reprendre le lait chez l'épicière...

Beaucoup plus tardivement, j'ai découvert le foie gras et je dois avouer que je l'adore toujours.

Nous habitons à Beauvais un modeste pavillon dans la cité *Paradis*. Une habitation neuve que mes parents avaient attendu une année dans un baraquement de bois, quartier Agel, au-milieu du champ de ruines de la ville où seule la cathédrale avait échappé au désastre.

Comme dans toute l'Europe dévastée, les sans logis se comptaient par millions et chacun se battait pour survivre avec quelques tickets de rationnement et carte d'alimentation. Tout manquait et nous pouvions être heureux d'avoir obtenu un logement aussi luxueux pour l'époque, avec deux chambres, un grand séjour, salle d'eau, cuisine ; et (suprême luxe!) un grand garage en sous-sol.

Ce qui était très pratique pour stocker le bois de chauffage, vu que mon père n'avait évidemment pas de voiture mais un vélo\_ comme tout le monde dans le quartier\_ avec lequel il grimpeait la rude côte de la cité, construite sur un plateau ; pour rentrer de la préfecture où il travaillait dur aussi.

Mais mon père était un ancien résistant, alors les côtes ne lui faisaient pas peur !

Même qu'un jour ma mère avait été très contente parce qu'il lui avait ramené une belle (mais lourde!) machine à coudre, sur le vélo : Une Singer à pédale- un vrai meuble à elle toute seule-sous laquelle j'aimais me cacher.

Comme ma mère ne travaillait pas, elle restait toute la journée à la maison pour s'occuper de nous (ma petite sœur Catherine et moi) maman ne pouvait pas faire de vélo, ni grimper les côtes et tout ça, alors elle préparait les repas et faisait les lessives sur le fourneau avec un matériel qui appartient maintenant à l'histoire...

L'après-midi, elle s'attelait à *la singer* pour coudre des rideaux ou des barboteuses. Il faut dire que toutes les femmes de la cité étaient à la même enseigne et qu'il n'y avait donc pas de raison de s'en plaindre...

Quant il rentrait du bureau, mon père s'allumait une pipe et jouait à la poupée...En fait, il s'agissait d'un travail très sérieux « pour mettre du beurre dans les épinards. »

Cela consistait à habiller des poupées de celluloid (livrées avec tous les éléments) coller les semelles aux chaussures, la ceinture à la robe, etc.. Tout cet attirail revendiquait un étalage important sur la table du séjour. Les petites semelles étaient enduites de « Seccotine » *qui colle même le fer* (assurait la réclame du tube blanc et bleu) pour adhérer aux petites chaussures à languettes. Toutes ces opérations me fascinaient, moi qui ne jouais pas à la poupée, et ces odeurs de colles m'attiraient autant que le miel. Profitant d'une absence paternelle providentielle, je ne manquais pas de risquer une main maladroite, puis catastrophique vers l'objet de ma curiosité, ce qui entraîna un encollage général épouvantable dont je me débarrassais aussitôt sur la robe de ma petite sœur. Ma forfaiture fut consommée lorsque je la désignais coupable à l'autorité supérieure.

La pauvre encaissa une fessée dont je pus suivre lâchement les échos prolongés dans le refuge de ma chambre... Une des rares injustices que j'ai pu commettre à ce jour et dont le remord devrait encore me poursuivre, au-delà du délai de prescription. On avait beaucoup de chance aussi car il y avait une salle de bain, avec baignoire. Un jour mon père à même failli se tuer avec, ce qui n'est pas banal pour un ancien combattant...

Je n'ai pas personnellement assisté à la scène mais je me souviens de l'arrivée précipitée du médecin, alerté par des voisins qui avaient le téléphone, et eux-mêmes appelés à grands cris par ma mère.

Mon père s'était malencontreusement blessé à la tête en glissant sur sa savonnette et la baignoire l'avait cueilli à la nuque ; sans connaissance...

Ce qui aurait pu être fatal se révéla sans gravité, et la vie put poursuivre son cours à la cité du *Paradis*.

Il n'importe, ce jour là j'ai compris que mon père, tout héros qu'il fût, pouvait mourir à cause d'une baignoire et d'une savonnette, ce qui étourdissait mes conceptions sur la fiabilité de l'éternité.

\*

Réfugié dans mon atelier d'Artiste, plus de cinquante ans plus tard, ce passé d'enfant revient bousculer mon présent, quelque peu embrumé par la chaleur d'août et l'heure de la sieste. Mon regard s'évade sur la grande bleue, agréablement mouchetée de voiles blanches et lointaines qui courent après les vacances.

L'écran d'ordinateur a remplacé les cahiers d'écolier et l'encre violette qui tachait les doigts. La fée du progrès a changé les vélos en voitures colorées et les côtes sont plus faciles à monter... Sur ma colline, les mimosas ont perdu l'or de leur printemps et se laissent caresser par la brise, portant les cris des gamins qui se baignent dans les calanques...

Avec un filet à crevettes sur l'épaule et une casquette à visière, je revois celui que j'étais, courant sur une plage immense, vers la mer, grise et barrée de rouleaux...Ma première mer ! .. A Stella, près de Berck.

Derrière moi, des dunes de sable à l'infini, balayées par des vents qui soulèvent des nuages de plomb et sifflent sur les quelques toitures d'ardoises et de tuiles qui parsèment le rivage.

« Les cadets », c'est le nom de la villa que mon grand-père a loué pour nous. Et quand je dis « nous », il s'agit de mes tantes, de mon cousin Dominique et votre serviteur... Nous resterons là tout juillet. Grand-père Neveu, que nous appelons *pépère*, retenu par ses affaires à Saint-Quentin, ne viendra que les dimanches.

C'est une belle villa, immense à mes yeux d'enfant, et dont la façade est soigneusement soulignée de faux colombages vert-foncé. Elle est bien ancrée, face à la mer qui lui donne bien du souci pour ses boiseries, avec le vent, le sable et le sel. Le fils de la propriétaire (qui est une amie de *pépère*) est venu aider à l'installation. James, est son nom - ce qui nous est déjà extraordinaire - quant à son arrivée en Morgan à rayons chromés, elle provoque la sensation que l'on devine. Aussi bien sur les tantes que les cousins émerveillés...

Accoutré d'un long manteau et d'une chapka, le fameux James nous accompagne sur la grève déserte, ramasse des tous petits crabes qu'il croque à mesure, comme des bonbons. Mais le festival ne fait que commencer ! Voilà qu'il se débarrasse de tous ses vêtements et qu'il court comme un perdu pour se jeter dans les vagues et revenir comme un chien fou vers notre petit groupe stupéfait.

Au-retour, mes tantes, le regard lointain et les joues rosies, ne pipent mot et nous pressent de rentrer avec la promesse d'une gaufre chaude. James repart le soir même avec sa voiture à rayons, sa chapka et ses petits crabes.

Ce jour là, je ne sais pas encore que Stella marquera à jamais ma vie, au fil des mois de juillet qui deviendront un rituel incontournable jusqu'à mes quatorze ans et la disparition de mon grand-père.

Le lendemain matin, le vent a soufflé si fort qu'il en déplace une dune qui vient manger un mètre de la porte de la cuisine. Mon cousin et moi dégageons l'entrée avec des pelles.

Les journées ensuite passent trop vite dans cet espace de liberté et de jeux infinis : Une fois, nous sommes des explorateurs courageux et assoiffés, dans le désert de dunes ; Une autre, des Indiens rampant sur les crêtes pour pister les colonies de petites filles qui marchent sagement en rangs, encadrées de leurs *mono*.

Quant il fait chaud, nous sommes à la plage pour d'interminables pêches à la crevette dans les *bâches*, ces trous d'eau laissés par la marée basse ou nous rivalisons de château de sable et de circuits pour nos billes qui portent les couleurs des coureurs de tour de France.

Je découvre aussi que cet univers insouciant peut être bouleversé par des drames... Un attroupement de baigneurs nous attire. Avec horreur, nous découvrons à leurs pieds un petit garçon, blanc comme un linge, les yeux grands ouverts et pleins de sable, sur le ciel qu'il ne voit plus et dont le corps tressaute sous les efforts des sauveteurs...C'est le premier mort que je vois ! ... Il y en aura beaucoup d'autres ; mais celui-là avait mon âge...

En janvier, j'aurai soixante ans ... Je n'aime pas le mois de janvier ! ... Et j'ai compris à Stella que l'on pouvait mourir n'importe quel mois, même celui des vacances. Avant, je savais vaguement qu'il fallait mourir un jour mais quand on est très vieux et qu'on ne peut plus jouer, qu'on est malade ou comme une momie. Quand les parents disaient « Untel est mort à quatre vingt neuf ans » J'étais persuadé qu'il était mort pile le jour de son anniversaire ! En plus, je ne pouvais pas imaginer qu'on pouvait mourir devant moi.

Les morts c'était à la radio : les accidents de voitures ou les gens noyés par la catastrophe du Malpasset, à Fréjus. C'était loin, c'était juste des photos en noir et blanc dans les journaux ou comme celles dans le livre de papa sur son camp

de concentration d'où il était revenu tout maigre. Un rescapé ! Les gens disaient... Mais ça aussi c'était loin ! .. Bien avant moi, en tous cas...Et tout d'un coup le Monde basculait. Je réalisais brutalement que j'aurai pu être à la place de ce petit garçon, les yeux ouverts et pleins de sable, l'écume aux lèvres et la peau cirée, avec des mouches qui lui tournent autour. Je déteste les mouches, plus encore que le mois de janvier.

Pour ma part, le combat contre le temps venait de démarrer et je venais de comprendre que la pendule était une ennemie mortelle...

Bien plus tard, je perdrai mon père, lui qui avait survécu à Buchenwald, à *la marche de la mort* et qu'il « faisait du rab » - Comme il disait - Disparu à cinquante et un ans !

A présent, je suis plus vieux que mon père et ça me fait un drôle d'effet.

\*

A Stella, nous avons parfois la visite de « Tonton Maurice », le frère de notre Pépère, Paul Neveu.

Maurice était aussi drôle que Paul était grave et sérieux. Pépère, avec ses lunettes rondes en acier et ses cheveux blancs, coupés en brosse rase, nous en imposait. Sa présence intimidait quelque peu les chenapans que nous étions, mon cousin et moi. Quant à Maurice, nous sentions vaguement qu'il n'était pas tout à fait dans le camp des « grandes personnes » où tout était feutré et mesuré. Ses frasques étaient légendaires et nous parvenaient par bribes du monde pourtant si hermétique des adultes.

A l'époque, il avait la cinquantaine élégante, le regard bleu et vif, toujours en quête d'une blague malicieuse.

Sa bonne fortune l'avait vu naître avec les pieds plats, ce qui avait l'avantage d'être un cas de réforme au service militaire...Il échappa donc à la boucherie générale de la guerre de quatorze pour mener la grande vie dans les cabarets et les

restaurants de luxe où il consolait la gent féminine, délaissée par des maris affligés de pieds normaux et réquisitionnés au front par la Patrie en danger... Comme Paul, qui venait tout juste d'achever son service militaire de quatre ans et qui n'avait même pas eu le temps de reposer son casque pour repartir vers des années de boue et de tranchées... Vraiment pas marrant !

Mais c'était un homme au grand cœur, qui vivait seul avec ma tante Léone, depuis la disparition de ma Grand-mère, emportée par un méchant cancer en 1949. Léone était une grande femme plantureuse aux yeux bleus à l'accent traînant. A Stella, elle y retrouvait Jacqueline, la mère de mon cousin qui était mariée au docteur Jean Bachy. Affichant sa modernité de parisienne affranchie et souriante, elle était pourtant dotée d'un fichu caractère qu'elle semblait réserver à ses rapports conjugaux assez tendus. Les disputes du couple étaient aussi fréquentes que sonores. Nous assistions parfois à ces querelles, sans en comprendre les raisons. A vrai dire, c'est surtout elle qui criait sur son docteur de mari qui battait en retraite, le profil bas. On le soupçonnait vaguement d'être victime de son physique de jeune premier ( qui rappelait celui de Jean MARAIS ) auprès de ses patientes et de ses infirmières. Ce qui nous semblait flatteur, était beaucoup moins apprécié par ma tante, qui s'était cassé la voix sur ses colères... Et les gitanes-filtres. Elle couvait son fils unique envers et contre tout. Si bien que j'avais toujours tort en cas de litige inter-cousins... De fait, je me sentais parfois un peu isolé dans le clan de Stella, avec mes maillots de bain en laine et mes allures de petit provincial. Je ressentais parfois cette gêne qui me faisait comprendre que dans la famille on était un peu les *parents pauvres*... Ces petites humiliations n'avaient cependant pas grande importance, la vie étant si belle dans les dunes de Stella...

Je goûtais ces vacances en invité, on se baladait dans l'Hotchkiss de Jean où je trônais sur un strapontin en cuir. C'était une ancienne voiture de maître, munie d'une séparation

vitree pour le chauffeur. L'avantage, c'était que Jean pouvait la fermer d'un coup sec lorsque sa femme gueulait trop. Il adoptait alors une conduite sportive pour la clouer dans son fauteuil... Elle en était blanche de rage et dans ces moments là, chacun évitait soigneusement de croiser son regard.

Entre deux tempêtes de sable, on investissait le golf miniature où la triche était de règle. On réglait les comptes au bar du club où Jacqueline demandait un Coca pour faire bien. Elle le buvait en faisant la grimace. Je trouvais ce truc vraiment dégueulasse... Et pourtant j'aimais bien les Américains !

Quelquefois on louait des voitures à pédales et on faisait les 24 heures du Mans sur les pistes en béton laissées par les Allemands (on disait *les boches...*) souvent, on jouait à la guerre (encore !) dans les bunkers éventrés où armes rouillées et munitions de toutes sortes se découvraient sous le sable.

Le dimanche, on allait « chez Fernande » où l'on se régalaient de soles, de frites ou de moules. Les murs du restaurant étaient ornés de filets avec de gros crabes rouges, accrochés dedans. C'était très original ! Et la patronne aussi... Elle devait faire dans les cent vingt kilos, maintenus par un éternel tablier en drap bleu-marine qui avait tout essuyé, c'était une vraie poissonnière du Nord, joviale et accueillante. Bizarrement mes tantes étaient très copines avec elle. Nous aussi d'ailleurs car elle nous laissait devant le vivier où langoustes et homards résignés attendaient leur tour.

Fasciné par ces monstres noirs aux pinces énormes qui m'auraient coupé la main, je ne manquais pas la pêche à l'épuisette pratiquée par Hans, le frêle mari de Fernande. La casquette de marin vissée sur le front, il avait aussi de grosses lunettes à foyer sur son visage écarlate. Hans était allemand et quand nous allions chez Fernande, il était interdit de dire *boche*. C'était un allemand gentil car il avait choisi de rester en France après la guerre : « Chétai kuisinier tans la fermacht » disait Hans ! - Il n'a presque pas d'accent - avait assuré pépère. Lui, il s'y connaissait en Allemands depuis la

grande guerre. « Ach ! Krieg, gross malheur! » Renchérissait le brave Hans.

Là-dessus, ils semblaient tous d'accord, surtout Léone, orpheline à cause de la guerre et des allemands... Ce qui lui faisait un tas de bonnes raisons.

\*

En 1952, notre petite famille quitta Beauvais, direction Nonancourt, dans l'Eure, où une promotion avait désigné mon père pour prendre la direction de l'Hôpital hospice. Il était d'ailleurs plus hospice qu'Hôpital et abritait quelques dizaines de « vieux » du terroir, dans un bâtiment datant d'un siècle moyenâgeux.

Mon père était parti en éclaireur pour organiser notre installation dans le village où nous arrivâmes ensuite par un antique autocar qui fumait comme une locomotive. Une grande partie des bagages était entassée sur le toit et l'équipage avait des allures d'exode vers le nouveau monde. C'était en tous cas mon impression de ce premier voyage, que j'avais voulu faire debout, près du chauffeur à blouse grise, qui peina sang et eau pour descendre toute notre cargaison à l'arrivée. Tout heureux, notre père nous fit les honneurs de notre nouveau logement devant une mère catastrophée de constater qu'il n'y avait même pas de salle de bains et que les WC se trouvaient au fond de la courette qui avait connu la moitié de l'histoire de France... Le fiasco paternel était total et l'ambiance au plus bas !

L'hôpital, quant à lui, trônait le long du canal de l'Avre. Cette pauvre rivière accueillait encore des lavandières qui tapaient sur leur linge à tour de bras. Elle abritait aussi truites et gougeons qui s'accommodaient des effluents de lessives et de pissotières qui garnissaient son parcours. Je ne tardais pas à remarquer ces poissons offerts à ma convoitise de pêcheur... Dont la seule expérience se résumait à quelques illustrations de Moby Dick...

J'étais pourtant sûr de réaliser là des pêches miraculeuses qui allaient nourrir toute la famille.

Peu à peu, je pris connaissance de ce nouveau territoire avec enthousiasme. C'était un ancien village, ramassé autour de son église du XVI<sup>ème</sup> qui était coiffée d'une sorte de casque pointu en ardoise dominant l'inévitable kiosque à musique, centré sur la place du marché.

Il était traversé par une nationale reliant Paris aux côtes normandes par une noria de poids lourds qui empestaient de leurs fumées noires cette « grande rue » étroite, à toutes heures du jour et de la nuit. Evidemment, c'est là que nous habitons... Moi, j'aimais bien les camions, mais j'imagine que l'ambiance dans la chambre conjugale, qui donnait sur la rue, ne devait pas être sensationnelle. Souvent papa disait à maman « tu fais encore la gueule ? » Là dessus, il claquait une porte ou deux puis partait à son bureau.

Chacun notre tour, faisons notre toilette devant l'évier de la cuisine, à côté de la cuisinière en fonte noire qui brûlait toujours maman quand elle mettait du charbon dedans. Ou alors elle se brûlait avec l'eau bouillante de l'énorme lessiveuse qui était dessus.

Dès fois elle était fatiguée, alors je lui faisais un câlin, et puis ma sœur pleurait, alors maman pleurait aussi... C'était pas toujours drôle la vie !

Pour consoler ma mère, papa avait quelquefois la bonne idée de ramener un invité à déjeuner, sans prévenir Maman...

Papa aimait bien faire des surprises ! Et il avait toujours de nouveaux copains qui venaient à son bureau lui vendre des trucs pour l'hôpital. Comme c'était des invités, Maman dressait la table dans la salle à manger et tout le monde parlait fort quand un camion passait.

J'aurai bien voulu avoir des copains moi aussi, mais je n'allais pas encore à l'école et c'est ma mère qui m'apprenait

à lire à la maison, en plus de ses nombreuses tâches ménagères.

Je jouais seul, des heures durant, avec de la pâte à modeler. Parfois, on passait sous les fenêtres de l'école où je voyais les enfants peindre de grandes feuilles en couleurs. Je ne trouvais pas ça juste ! Je voulais faire pareil, mais à la maison c'était impossible –expliquait ma mère... J'ai toujours pensé que ma vocation de peintre était née de cette frustration...

Un beau jour, débarqua une jeune femme, notre première « bonne » pour donner un coup de main à Maman. Monique était une grande fille de la campagne aux joues roses et la charpente solide. Et bien vite, Catherine et moi, seront les complices de sa vie amoureuse.

Nos parents étant de sortie chez des amis la plupart des samedis, nous étions donc laissés sous la garde de notre toute nouvelle baby-sitter. Ravis de les voir partir, nous attendions alors *l'Américain* dans l'effervescence. Je ne sais comment elle avait rencontré son fiancé, G.I à la base américaine d'Evreux ? Toujours est-il qu'il arrivait dans sa *Jeep* et qu'il nous enlevait pour une virée aussi excitante que clandestine.

A l'avant, les deux tourtereaux parlaient un sabir d'Anglais tout en se bécotant et nous, à l'arrière, blottis sous une couverture kaki, n'en perdions pas une miette. Le plaisir de cette balade aurait suffi à acheter notre silence mais John nous apportait des masses de chewing-gum, des pop-corn, ainsi que des *comics* qui rejoignaient ma cachette aux trésors, dans le grenier. J'aurai demandé des cartouches de *Lucky* qu'il aurait dit « Yeah » le John...

Les « Ricains » étaient partout à cette époque. Ils étaient le progrès, la richesse, les couleurs, les sons... Le nouveau monde colonisait notre grisaille. Sur les murs s'étaient étalées des inscriptions « US go home » Nous on voulait pas, surtout pas Monique qui apprenait si bien l'Anglais...

Un jeudi, elle nous emmena en autocar à la ferme de ses parents.

Sa mère était nourrice. Une championne, qui allaitait deux bébés en même temps ! J'étais fasciné par ce spectacle qui me révélait les mystères féminins dans leurs plus grandes splendeurs. Il y avait aussi une télé, offerte par John, avec du cirque et Jean Nohain dedans et puis des grandes tartines de Camembert, le meilleur de ma vie...Décidément, j'aimais bien Monique !

Je savais pratiquement lire lorsque je fus enfin admis en cours préparatoire. J'y allais par quelques ruelles aux murs disjoints de vieilles pierres grises et de briques sang de bœuf. L'école des garçons était répartie en plusieurs pavillons de style dix-neuvième, aussi austères que déprimants. J'étais d'ailleurs très apeuré d'affronter la cour de récréation où les écoliers se bagarraient constamment...

Lorsque je revois les photos de classe de cette époque, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un autre siècle ! Avec nos blouses grises, nos grosses chaussures en cuir épais et nos coupes de cheveux, il faut avouer qu'on avait des airs de jeunes bagnards... Mes appréhensions ne tardèrent pas à se justifier et quelques mois plus tard j'étais devenu la tête de turc d'une bande de *grands* menée par un petit teigneux à qui j'avais gagné quelques billes. Je passais la journée à échafauder des plans savants pour esquiver les attaques du groupe à la sortie. Quand d'autres attendent la sonnerie avec impatience pour retrouver leur mère et leur goûter, je devenais pour ma part un gibier en cavale qui retenait son souffle. Ma peur décuplait mes jambes et j'arrivais la plupart du temps à semer mes poursuivants qui, de guerre lasse, me jetaient cailloux et marrons, aux cris de « sale rouquin, on t'aura ! » Et quand ils arrivaient à me coincer, c'était la curée à coups de poings.

Une fois, même le cartable est parti au fil de l'eau du canal. J'arrivais alors à la maison la blouse déchirée, lamentable.

Mais - secret défense - pas un mot de mes malheurs à la maison, ce qui me valait parfois des explications difficiles avec ma mère. Seule ma sœur avait compris la situation et n'hésitait pas à faire le coup de poing avec moi en

s'interposant pour me défendre. Mon humiliation s'en trouvait aggravée tandis que le prestige de ma sœur était en hausse certaine dans le milieu de brutes qui m'entouraient.

Cela dura longtemps, trop longtemps ! Et cet état de guerre perturba mon sommeil que je rattrapais malgré moi durant la classe, planqué au fond, derrière mes bourreaux. Mes notes atteignirent les records des annales du cancre francophone. Si bien que j'étais en transe, à chaque fin de mois, pour présenter mon carnet de notes au paternel. Une épreuve tragique que je retardais jusqu'à l'ultime instant. Me croyant malin, je lui montrais ce foutu carnet au moment où il semblait le plus pressé ou de bonne humeur...

Mais rien n'y faisait ! Dix secondes lui suffisaient pour se rendre compte du désastre et la foudre me tombait dessus : d'abord une oreille pour me faire monter à sa hauteur, puis une ou deux baffes pour le compte, le tout avec les commentaires ad hoc sur mes capacités et sur mon avenir qui serait-au mieux - celui d'un cantonnier cassant les cailloux au bord des routes...

J'avais vu un cantonnier au café du coin, repartir fin saoul sur son vélo et je me demandais ce qu'il disait à ses enfants quand ils rapportaient des mauvaises notes ?

En plus, ce futur m'apparaissait si lointain qu'il n'avait aucune réalité. La seule réalité présente, c'est que je pissais dans ma culotte. Pire ! Certaines nuit aussi... Au grand dam de ma mère qui devait me changer les draps... On l'aura compris, mon statut de cancre était officiel, reconnu, et estampillé !

Je devais mener plusieurs batailles à la fois et c'était beaucoup pour mes petites épaules. Je me réfugiais dans des rêveries sans fin. J'étais le cancre *absent*, le nigaud qui rougit quand on lui parle...

Le grain de la révolte était semé. Cela, je l'ignorais encore. Je pressentais pourtant que tout serait différent plus tard, quand je serai grand. Je m'installais dans un avenir lointain

fait de libertés et de plaisirs libérés, loin des contraintes et des peurs quotidiennes.

Un soir d'hiver, j'étais en difficulté le dos au mur, face à la meute rigolarde. Ils excitaient leur chef en me crachant dessus. Ce crétin avait empoigné une brique et me la jeta en plein visage. Aveuglé par le sang, je ne sentais rien. Étrangement, je n'avais même plus peur, porté par une toute nouvelle émotion qui me submergeait. Une énorme colère explosa de tout mon corps et je me jetais sur la gorge de mon assaillant et lui tapais la tête sur le trottoir, le serrant de toutes mes forces.

Ses compagnons, tout d'abord sidérés, réagirent pour me ceinturer avec difficulté et le dégager de blessures fatales...

Je garde encore aujourd'hui les cicatrices de cet épisode qui mit fin à des mois de cauchemar. L'histoire fit évidemment le tour de l'école et personne ne vint plus jamais me chercher querelle, ni me traiter de « sale rouquin »... A ma réputation de cancre, venait s'ajouter celle de cinglé dangereux. Quant au meneur, il avait perdu sa bande en même temps que ses cordes vocales !

En classe de *Fin d'études*, j'étais toujours parmi les derniers mais je m'étais fait des amis :

Thierry Etard, Christian Lafeuille, et Jean-Claude Grosménil partageait mes jeudis dans d'innombrables randonnées en vélos, de pêche à la truite, et de baignades chez les Dubois.

Le père Dubois avait une fabrique d'articles en caoutchouc qui puisait son énergie dans le canal voisin. Cela impliquait une quantité de retenues d'eau, avec un réseau de petits barrages et de canaux, qui devenaient de formidables piscines d'été pour notre petit groupe, auquel se joignaient les nombreux enfants Dubois. Parmi eux, plusieurs belles filles aux yeux bleus et taches de rousseur se mêlaient à nos jeux encore innocents mais troublés par cette féminité naissante. Parfois toute la bande se retrouvait dans le merveilleux parc de Saint-Lubin où les poursuites se continuaient au creux

d'arbres séculaires. Là, les *Indiens* et les *cow-boys* fraternisaient en fumant quelques lianes et toussaient forts, comme des hommes.

Dans mon désir d'être comme les copains, qui portaient déjà les premiers Jeans made US, je tannais ma mère pour en avoir un. Mais rien à faire, elle avait décidé que *ça faisait voyou* et je me trimbalais en culottes courtes « comme tout le monde » elle disait ! Pour la pluie, les autres portaient des pèlerines, couleur mastic. Pour me faire plaisir, ma mère m'en acheta une... Transparente, aux jolis reflets roses violacés du meilleur effet.

Au premier jour de pluie, je la portais en rasant les murs. Dans la cour de récré, c'était l'attroupement pour venir admirer cette nouveauté. Autant dire que le soir même je suis rentré complètement trempé à la maison...Et sans la maudite cape.

A propos de filles, j'avais repéré les deux jumelles de la quincaillerie, face à l'entrée de l'hôpital. Anne et Béatrice avaient toujours les genoux écorchés et les chaussettes en plis sur de grosses chaussures de garçons. Leur père houspillait sans cesse et sans grand succès sa nombreuse famille dont elles étaient les cadettes. Quelque chose avait dû retenir mon attention dans les regards appuyés de Béatrice et je délaissais ma bande pour l'observer du haut d'une terrasse de l'hôpital. Celle-ci donnait sur le jardin de la boutique et me permettait d'espionner les jeux des jumelles sans être repéré.

Je m'arrangeais aussi pour les croiser dans la rue, comme par hasard, les cheveux tartinés de *Pento* et la démarche conquérante. Les deux gamines pouffaient de rire, mais j'avais remarqué que ce comportement était très répandu chez les filles et décidais de continuer mes subtiles manœuvres d'approche. Je passais également un temps appréciable devant les miroirs, scrutant avec courage mes oreilles décollées, mes cheveux poil de carotte (blond vénitien- disait ma mère- mais je n'étais pas dupe !) et mon visage criblé de taches de

rousseur... L'ensemble me faisait douter de mes capacités de séducteur, malgré les œillades rassurantes de la belle.

Ne sachant comment déclarer ma flamme, je décidais de me jeter à l'eau par un acte décisif et sans appel. J'écrivis tout d'abord un poème à la gloire de son évidente beauté, avec des mots d'amour piqués dans un roman de trois sous. Un anneau de rideau en cuivre poli, brillant comme l'or, fut le bijou d'exception que je choisissais pour ma chérie. C'était mon cadeau de fiançailles et je trouvais ça très *chic*. J'emballais le tout dans une grosse boîte d'allumettes, avec du papier fleuri et son nom écrit dessus. J'eus recours à sa sœur pour lui remettre l'objet, avec des airs de grands mystérieux. A ce moment, je savais que ma Béatrice était au bord du canal et je grimpais vite à mon observatoire pour observer la remise du cadeau.

La scène s'est passée au ralenti : Elle a d'abord regardé le paquet avec étonnement, puis sa sœur, avant de retirer le ruban et le papier. Mon cœur battait la chamade et je retenais mon souffle. Béatrice lisait le poème et Anne s'empara de l'anneau. C'est à ce moment précis que j'ai entendu leurs rires et qu'elles sont tombées par terre. Pas par accident mais à cause de leur fou rire dont l'intensité laissait à penser qu'elles faisaient aussi *pipi culotte*.

J'étais mortifié... Pour le moins, ce dépit amoureux augurait mal de mon avenir sentimental. Malheureux échaudé, je me demandais si toutes les filles étaient aussi difficiles, lointaines et inaccessibles. C'était paralysant !

Evidemment, les deux grenouilles avaient tout raconté à leurs copines de classes et lorsque j'en croisais une bien malgré moi, je baissais les yeux et m'enfuyais sous leurs cris railleurs « Il est amoureux –heux ! Il est amoureux-heux ! »

Comme un malheur n'arrive jamais seul, ma tortue est morte dans son bocal, le ventre en l'air. Devant ma mère je me trouvais une bonne raison de pleurer. Elle eut des funérailles en règle, dans une autre boîte d'allumettes que j'enterrais dans un coin du jardin de l'hospice.

*Bouboule*, le jardinier m'avait prêté un outil pour faire le trou et me regardait en hochant la tête. Je l'aimais bien. Il ratissait le gravier de la cour avec obstination et me laissait nourrir les lapins. Chaque soir -ou presque- Il rentrait à l'Hospice en rasant les murs, l'haleine avinée et le regard perdu. Ma mère lui disait « Bouboule, vous n'êtes pas raisonnable ! » Apparemment il s'en foutait d'être raisonnable le Bouboule, et même il engueulait ma mère qui partait la bouche pincée.

Il disait aussi qu'il était pas vraiment jardinier et que si « on était pas content qu'il ratisse les graviers eh ben y's foutrait dans l'canal et on s'rait ben avancés ! »

Il était comme ça Bouboule, fallait pas l'emmerder quand il revenait du café. Là, il avait ses vrais copains qui le comprenaient. Eux, ils avaient des vélos et quand ils repartaient, il valait mieux pas être devant... Ni derrière d'ailleurs ! Ils faisaient tous des concours de zigzags et quand il y avait un accident, c'était grave. L'ambulance des pompiers venait souvent à l'hôpital pour apporter un copain de Bouboule dans un sale état.

Moi je voulais être pompier, à chaque sirène mon cœur battait au rythme des héros. Quelquefois c'était une grange qui brûlait ou alors le talus de la voie ferrée à cause des escarbilles des locomotives à vapeur. Ou bien un accident sur la nationale. Chacun se pressait aux portes de l'hôpital pour voir l'ambulance y rentrer sirène hurlante. Le grand portail vert se refermait sur elle et je l'avais pour moi tout seul.

Le lendemain, à la récré, je savourais ces instants de gloire où je racontais les détails les plus scabreux, vrais ou non, qui suspendait l'auditoire à mes lèvres. En classe, je retournais dans l'anonymat, sauf quand j'étais puni. Successivement, l'autorité de nos instituteurs s'épuisa en trouvailles diverses pour sanctionner nos nullités. Les baffes étourdissantes laissaient parfois place à d'autres raffinements tels que les coups de règles sur les doigts (présentés joints vers le haut) ou la demi-heure à genoux sur la même règle, les bras en l'air.

Quand on commençait à fléchir, un coup de badine sur l'arrière des cuisses vous remettait vite en bonne position.

Immanquablement, les cris du puni déclenchaient les rires de la classe que le bon maître savait mettre de son côté...

Pour un petit retard ou un mauvais alignement dans les rangs, c'était le piquet, face au mur et mains dans le dos ou corvée d'encriers pour la semaine. Il s'agissait de faire le plein des encriers de porcelaine blanche avec le litron d'encre violette, muni d'un bec verseur, comme les bouteilles de pastis.

J'avais souvent mal aux genoux et les doigts bleus. C'était le prix à payer pour mon instruction de « futur cantonnier »... Les premiers de la classe, qui portaient lunettes, n'étaient évidemment pas concernés par ces petits tracasseries de l'écolier de base... Au quatorze juillet, ils croulaient sous les livres remis lors de la distribution des prix, devant leur famille rengorgée d'assurance et de fierté. Il m'est étrange de constater que je n'étais ni jaloux, ni frustré ; seulement un peu gêné pour mes parents auxquels je n'ai jamais ramené qu'un prix de camaraderie et un autre en sport, je crois.

En fait, je me nourrissais d'un sentiment confus de supériorité sur les péquenots qui m'entouraient. Ils étaient absents de mon glorieux futur. Patience ! Un jour, je serais le plus fort et tous ces crétins ricanants me regarderont avec respect. Je viendrais les narguer en voiture américaine. Même le maître, distributeur de baffes, me saluerait en retirant sa casquette. Il dirait « Mais c'est notre petit yves qui a réussi ! » Et tout le monde viendrait complimenter mes parents tandis que mes tortionnaires, gênés, se confondraient en excuses et en regrets éternels. Au fond de la classe, je rêvais de ces instants de bonheur et j'égrenais le temps au rythme du clocher du village. J'attendais mon heure !

Je vivais ainsi rempli de ressentiments envers mon entourage. Je compensais alors mes frustrations auprès des animaux, chats, chiens, lapins ; et j'allais même jusque dans

les prés pour parler avec les vaches ou les chevaux. La plupart du temps, ils se laissaient approcher par ce gamin qu'ils devaient sentir inoffensif, quoiqu'un peu dérangé. Un jour la chance tourna en ma faveur lorsqu'une jeune corneille tomba malencontreusement dans la cheminée de la chambre. J'entendis tout d'abord un fracas effrayant avant de découvrir la pauvre bête apeurée et noire de suie, avec une aile brisée. Ma sœur et moi, l'avons soignée et nourri ; tant et si bien que ce volatile fut parfaitement apprivoisé, au point de pouvoir m'accompagner sur l'épaule dans tous mes déplacements, y compris en vélo. Cet épisode ne dura que quelques mois car, un beau jour, Capri ( tel était son nom ) finit par s'envoler pour de bon, rejoindre ses congénères du clocher. Cela m'avait cependant permis d'attirer la curiosité des copains - et des autres - impressionnés par mes talents de *dresseur*.

Aujourd'hui encore, j'ai toujours la même attirance pour les animaux en général et ne supporte pas de les voir malheureux ou maltraités. En tant « qu'êtres supérieurs », j'estime de notre devoir de les protéger, de les respecter – comme tous êtres vivants – car ils ne sont ni des choses, ni des produits.

En haut de la grande rue, c'est la salle de cinéma qui attendait le week-end pour allumer ses premiers néons. Nonancourt devait compter quatre téléviseurs aux images incertaines et rares, alors inutile de préciser que le *cinoche* était pris d'assaut pour ces occasions de sorties. Au Pathé-Journal, on voyait le monde étaler son actualité en noir et blanc. Exit la guerre d'Indochine, c'était maintenant le tour de la guerre d'Algérie et de nos soldats pacificateurs. Entre le défilé de mannequins et le concours de caniches à Bagatelle, on les voyait instituteurs ou docteurs en uniformes, apporter la civilisation à des pauvres Algériens en guenilles. Du coup, le 11 novembre, tout le village se retrouvait devant le monument aux morts, entouré d'une forêt de drapeaux tricolores. Après la messe, on venait là en rangs serrés avec nos habits du

dimanche manifester notre soutien à *nos petits gars* partis combattre les *méchants fellouzes* qui égorgeaient les Français. La sonnerie aux morts étreignait nos cœurs et nos regards se figeaient sur la statue du poilu qui surmontait le monument. A ses pieds, un vieux canon rouillé de 75 montait une garde dérisoire et silencieuse. Parfois quelques photos de Paris-Match venaient nourrir notre imaginaire des horreurs de cette guerre lointaine. Là bas, le FLN mettait des bombes dans les cafés et les cinémas. Dans le journal on voyait les photos des gens qui étaient réduits en bouillie par les explosions. Chez nous, il n'y avait qu'un cinéma mais pas un seul Algérien. On était tranquille ! J'imaginai quand même une bombe dans le café de bouboule et je me voyais à la récré en train de raconter la scène de l'ambulance, avec tous les morceaux des copains de Bouboule sur les brancards et leurs vélos pliés en quatre...

\*

Saint-Quentin était le fief de la branche familiale, *côté mère*. Pépère habitait avec tante Léone, rue Mariolle Pinguet. Un vrai drôle de nom pour une rue où l'austérité était la règle. C'était une maison bourgeoise, confortable où rien ne semblait manquer. Il y avait un frigidaire et une cuisinière au gaz, le chauffage central, des grandes chambres et un grenier que je vandalisais régulièrement avec le cousin Dominique. Avec les fleurets du grand-père, les batailles laissaient toujours un édredon éventré ou une vieille poupée sur le carreau. On se baladait au bord du canal ou sur la place ornée d'une grande fontaine. Un jour, on est allé au théâtre assister à *la belle au bois dormant*. A l'entracte, les acteurs en costumes étaient à la buvette, et la méchante sorcière parlait comme si de rien n'était avec la princesse qu'elle venait d'empoisonner ; ce qui m'était tout à fait incompréhensible...

Avant la première auto de papa, c'est en train qu'on se rendait dans la famille. Une fois, j'ai fait le trajet de la gare du Nord jusqu'à l'arrêt suivant dans la loco (à vapeur,

évidemment) avec le chauffeur et le mécano. J'ignore par quel miracle cela avait été possible, toujours est-il que ce souvenir reste impérissable et que je donnerai beaucoup pour le refaire aujourd'hui... Quand on arrivait en voiture chez pépère, les grandes personnes prenaient un apéritif au salon, installées dans d'énormes canapés de cuir fauve. Invariablement la conversation était mesurée, autour de sujets anodins qui ne pouvaient fâcher personne. Le voyage, la route, la circulation et la météo semblaient passionner au plus haut point pépère et son gendre. Léone et ma mère s'activaient en papotant dans la cuisine. De la maison d'à-côté nous parvenait l'écho feutré d'un piano qui répétait ses gammes. Tout était calme et rassurant. Ma mère était contente et retrouvait la maison de sa jeunesse, les meubles de chêne lourds et massifs, fabriqués dans l'usine de son père. Sur le buffet un bronze de Jeanne d'Arc, levant haut son étendard, et une maquette d'un galion toutes voiles dehors. Dans le bureau, une gravure représentant *la paie des moissonneurs*. L'univers de mon grand-père était simple, il illustrait son sens du devoir, de l'effort et de la fierté nationale. Il lisait Maurras et Barrès et était du genre « la France-aux-Français et les profiteurs dehors ! »

Mon père, qui avait été membre des *croix de feu* avant de partir pour la guerre d'Espagne du côté de FRANCO, avait certainement des choses à partager avec ce bonhomme-anti-beaucoup-de-choses. Malgré un antisémitisme profond entretenu par ses lectures, pépère avait pourtant caché une famille de juifs pendant toute la guerre, ce qui à l'époque était rare, même parmi les catholiques bon teint...

J'appris beaucoup plus tard que cet homme de convictions rigides et *nationales* avait lui aussi ses faiblesses car, tante léone, qui tenait la maison, consolait aussi son veuvage... Je serai bien le dernier à lui jeter la pierre, car - à mes yeux - cette *statue du commandeur* m'en est devenue plus proche. Il faut dire aussi que tante Léone était très gironde et que sa poitrine opulente en faisait retourner plus d'un sur son passage.

Ces intermèdes familiaux avaient lieu l'hiver, à l'occasion des fêtes de Noël et de Pâques.

Chaque printemps, à Nonancourt, c'est la kermesse de *la rosière* qui rassemblait tout le village dans le parc de saint Lubin. Sur les chars fleuris, nos jeunes-filles rivalisaient de sourires à la guimauve, dans des robes comme celles de blanche neige. Accompagnés par des gamins rigolards, les tracteurs étincelants tiraient toute cette caravane de la place de l'église jusqu'au parc. Là, tout avait été prévu pour les divertissements de la pêche aux petits canards, en passant par le jeu de massacre, et la loterie où une grosse poule était le gros lot. Les buvettes faisaient le plein et les costauds du bled éprouvaient leurs muscles sur une masse qui devait propulser un chariot le plus haut possible. Tous ces gaillards s'amusaient ainsi jusqu'au soir où les lampions éclairaient des danseurs éméchés, au son de l'accordéon. Une année, c'est notre Monique qui a remporté le titre de Rosière. Elle avait les joues rouges et les yeux brillants, comme miss Monde au ciné. Son John n'était pas de la fête. Forcément ! Pensez-donc... Une rosière avec un fiancé - Amerloque en plus - personne n'y aurait cru...

Peu après, Monique nous avait quittés. Je ne sais pas si sa soudaine célébrité y était pour quelque chose, en tout cas elle fut remplacée en toute hâte, car ma mère avait commencé ses études d'infirmière à Evreux. Odile, avec ses nattes de dix sept ans et ses jupes à fleurs lui succéda.

Les parents nous avaient expliqué qu'elle venait de l'Assistance publique alors on s'attendait à voir arriver une orpheline en pleurs. Mais pas du tout ! Elle avait une jolie frimousse et un côté rebelle qui nous fit impression. Tant pis pour Monique qui avait déserté...

Pour mon plus grand bonheur (j'y reviendrai) Odile restera jusqu'après ma première communion, en dépit de ses petits travers dont ma mère dut s'accommoder. En effet, la petite nouvelle se révéla être kleptomane. C'était plus fort que tout,

il fallait qu'elle pique des trucs, des babioles sans aucune valeur qu'elle planquait sous son matelas. Tous les samedis, ma mater faisait une visite surprise dans sa chambre et récupérait le magot en une prise. Quelquefois elle lui mettait une tarte si elle trouvait un bijou ou un truc qui la contrariait. A l'époque c'était comme ça ! Tout le monde prenait des baffes, sauf maman. Dès fois papa se mettait en colère contre elle. C'était terrible ! Tous les deux gueulaient si fort qu'on entendait plus les camions passer. Pour terminer l'histoire, il prenait son assiette (et tant pis si elle était pleine de spaghettis à la tomate) et la balançait contre le mur de la cuisine à toute volée. Les pâtes dégoulaient à n'en plus finir et ma sœur pleurait, et moi aussi quelquefois. Après ces scènes théâtrales, papa était tout gêné et restait dans un silence coupable.

A propos de disputes je suppose que mon paternel avait affronté nombre de querelles pour obtenir gain de cause sur le projet qui lui tenait tant à cœur : La voiture ! Il ne désarmait pas sur le sujet. Ma mère, qui gérait les cordons de la bourse, avait une nature économe et prudente. Les économies étaient en sûreté dans différents pots à confitures avec des étiquettes « vacances » « factures » « impôts », et plein d'autres, sauf « voiture »... Il n'y avait rien de prévu à ce sujet. Papa, lui, il s'en foutait des pots, il était Directeur d'hôpital et *tout le monde avait une voiture aujourd'hui* et puis *le train, c'était aussi cher, avec les enfants, et les bagages à se coltiner...*

Un soir, il était rentré tous sourires avec le garagiste du village. Lui aussi il avait expliqué les mêmes choses à maman et il se trouvait qu'en plus il avait une superbe occasion, *qu'il fallait surtout pas manquer, que c'était une chance*, etc.

La splendide occasion fut livrée quelques jours plus tard... Il faut préciser que je connaissais alors toutes les voitures roulantes et comme tous les gamins, ma collection de *Dinky toys* était impressionnante. Mais la chose que je découvrais avait au moins l'âge de mon père... C'était une *Hamilcar* à

conduite à droite, toute noire à filets rouges et pneus à bande blanche. Pour une surprise ! ...

Mon père lui avait même donné un nom qui fut rapidement accolé à ses jurons lorsque cette bagnole s'arrêtait fumante et hoquetant en haut d'une côte. En quelques mois, les réparations vidèrent quelques pots de maman... qui remplirent ceux du garagiste, dont le nom fut - lui aussi- associé à quelques gros mots interdits aux enfants que nous étions.

Cet antique équipage permis néanmoins quelques bonnes sorties qui nous réunissaient autour d'un pique-nique où papa emportait son chevalet pour peindre en pleine nature. Ses paysages au couteau étaient ensuite exposés à la maison et faisaient l'admiration des invités à la table familiale. Pour ma part, Je commençais aussi à attirer l'attention par mes dons certains pour le dessin et le modelage. J'avais réalisé un ensemble de musiciens en pâte à modeler qui suscitait l'étonnement général. Une visite au musée du débarquement d'Arromanches m'avait également donné l'idée de faire une maquette en plâtre, peinte à la gouache, du champ de bataille. Le résultat en était saisissant par le soin des détails qui témoignaient d'un sens de l'observation assez développé. Ces petits succès m'encourageaient à *bricoler* dans mon coin des heures durant car j'avais toujours un *grand projet* à réaliser.

Avec *l'Hamilcar*, nous pouvions également visiter la famille plus facilement, sous conditions d'emporter les outils et bidons nécessaires pour remédier aux caprices divers de cette vénérable guimbarde. Nous partions alors pour Saint-Quentin ou pour Compiègne, chez mémé Marguerite ( la mère de papa.) Celle-ci vivait avec Zette et Simone, mes tantes, maintenues sous le giron autoritaire et exclusif de leur mère, veuve depuis les années quarante.

J'ai sous les yeux le portrait de ce grand-père, Gérard, que je n'ai pas connu, mais auquel je ressemble étonnamment. Il était le descendant d'une grande famille aisée qui possédait un grand domaine à Laxou, sur les hauteurs de Nancy. La légende familiale fait remonter notre nom à un mercenaire de la garde

Ecossaise de Louis le quinzième. Il est avéré que ce sacré Louis avait toujours des problèmes d'argent et vendît nombre de nos possessions outre-Atlantique et ailleurs pour se refaire une trésorerie. Par économie, il alla jusqu'à licencier cette garde d'élite, et notre ancêtre, sans solde, trouva sa subsistance à faire du charbon de bois dans la forêt de Laxou. Cass aurait donc été le nom d'origine de sa lignée... Quoiqu'il en soit, le grand-père Gérard connut ses heures de gloire aux 24 heures du Mans, au volant de sa Salmson, en 1927 et 1928. Son père et son grand-père ( René et Jules) furent des artistes de renom. Jules, professeur de dessin et auteur de traités d'anatomie avait réalisé les grilles de la fameuse place Stanislas. Son fils, fut quant à lui un grand portraitiste, maître incontesté du pastel.

Mémé, quant à elle, avait du *sang bleu*. Parmi ses aïeux, on comptait Jean-Henry de Quoinat, Grand Ecuyer du Roi, le Baron de La Croix - au blason prestigieux - ainsi que Marie-Rose de Standhal, demoiselle d'honneur de Marie Antoinette qui aurait dû suivre sa patronne sur l'échafaud si elle n'avait succombé aux charmes d'un *sans-culotte*... Tous ces ancêtres étaient accrochés aux murs et nous surveillaient avec gravité du haut de leurs vies exemplaires.

Le poids de cette haute lignée nous en imposait, dans cette maison d'un autre âge, où ma sœur et moi venions parfois pour les vacances de Noël. La pauvre Catherine y était également envoyée au mois de juillet, pendant que je me la coulais douce à Stella.

Chez notre grand-mère, la rue était pavée et résonnait à l'aube sous les roues ferrées du tombereau des *boueux*, tiré par un cheval fatigué. La mansarde qui m'était attribué au-dessus de la rue n'avait ni chauffage ni électricité. Le soir une de mes tantes passait une chaufferette en cuivre, remplie de braises, et je me glissais sous l'édredon en plumes d'eider où la chaleur ne me quittait plus de la nuit. On me laissait une chandelle avec les recommandations d'usage et je lisais un livre *rouge et or* jusqu'à épuisement. A Nonancourt, j'utilisais une lampe de

poche pour continuer à lire sous les draps après l'extinction des feux réglementaire. A Compiègne, il fallait s'adapter au changement de siècle, alors que maintenant on fait toute une histoire pour changer d'heure... La journée, j'avais le droit de jouer avec les reliques des jouets de mon père, parfois ses soldats de plomb, quand mémé était disposée. On faisait aussi d'interminables parties de *jeu de l'oie* ou de *petits chevaux*. Bref, on s'emmerdait ferme !

La maison était vaste et le hall s'odoraient d'un mélange de cire, de naphthaline et de cercueil impérial. Tous les étages étaient imprégnés d'une grandeur passée où la vieille France cherchait sa gloire, d'Azincourt à l'Impératrice Eugénie.

Le dimanche matin, tout le monde à la messe... Mes tantes, en complète communion avec le Christ, pleuraient en silence quand le curé leur mettait l'hostie sur la langue. Après, elles se sentaient mieux et on pouvait se balader dans de larges avenues forestières où paraient de prétentieux cavaliers déguisés en *milords*. Il y avait beaucoup de chevaux à Compiègne, un beau château, des beaux arbres et des gens bien... Mais je trouvais que ça sentait aussi pas mal le crottin.

C'était bien quand même car on allait parfois à Clairoix, à quelques kilomètres de là, voir René le frère de mon père. Avec Monique, sa femme, et leurs enfants Gérard et Anne-Marie, ils habitaient une grande maison en bordure de l'Oise. Le terrain appartenait à l'usine de pneus Englebert où René était ingénieur en chef.

Ils avaient une belle voiture, une 4 CV Renault toute neuve... Avec des pneus Englebert. Elle faisait du cent à l'heure, pas comme notre Hamilcar qui chauffait à soixante dix. Mais on n'était pas encore assez riche pour une 4CV et papa devra attendre la sienne quelques années.

Et quand il l'eut enfin, René roulait déjà en *Frégate*...

Au bord de l'Oise, on regardait les péniches dont le trafic était intense à toute heure du jour et de la nuit. Elles transportaient du charbon, du bois, du sable ou n'importe quoi

à travers toute l'Europe. Avec les cousins, on faisait des courses de vélo dans les allées de l'immense potager familial. On mettait des cartons fixés par des pinces à linge sur le cadre, ça faisait un bruit de moteur dans les rayons et on allait plus vite... Les veilles de Noël, on n'arrivait pas à dormir, tous quatre excités par les cadeaux. Avant les vacances, je m'étais colleté avec un copain qui s'était moqué de moi, car je croyais encore au père Noël. En fait, je refusais l'évidence et ne voulais pas admettre qu'il avait raison et que les parents s'étaient bien moqués de nous avec cette histoire. J'estimais avoir été trahi par les adultes qui, finalement, racontaient autant de mensonges que nous, les enfants.

A table, les deux familles parlaient fort, surtout René et mon père qui n'étaient pas souvent d'accord quand ils parlaient de la guerre ou de politique. Il faut avouer que leurs parcours avaient été sacrément opposés. René avait été objecteur de conscience et, comme les militaires n'aiment pas qu'on les aime pas, ils l'avaient mis en prison pendant toute la guerre. Puni !

Mon père n'avait pas été puni, pourtant il était parti à seize ans et sans permission pour faire la guerre d'Espagne avec le général Franco. Et comme ils avaient gagné contre les communistes, Papa était revenu en France pour faire la guerre à Hitler... Qui était par ailleurs un bon copain de Franco. C'était un peu compliqué pour tout le monde, aussi mon père évitait d'en parler devant n'importe qui.

Plus tard, dans le grenier de la maison, j'ai trouvé un petit carton avec ses médailles, qu'il ne portait pas, des photos et un petit carnet taché de son sang, lorsqu'il avait été gravement blessé durant l'offensive des Ardennes. Engagé volontaire il avait été incorporé au sixième Régiment d'Infanterie Coloniale anéanti le 20 mai 1940. Il faisait partie des rares rescapés mais dû être amputé du bras droit. Malgré ce drame, il reprit le combat quelques mois plus tard et devint agent de renseignement dans le réseau Uranus –Kléber, sous les ordres

du capitaine Missoffe. Responsable départemental pour la marne, il collectait toutes les informations concernant les effectifs et les mouvements des troupes allemandes dans ce secteur. Pour son malheur, il fut vendu à la gestapo par un certain Sully- Picard ( agent de la Gestapo infiltré dans le réseau) et fut arrêté en sa présence le 29 décembre 1942.

\*

Placé au secret, seul et enchaîné, durant quatorze mois à la prison Robespierre de Reims. Il fut ensuite transféré au camp de Royal-lieu, à Compiègne, pour être déporté à Buchenwald via Auchwitz (par le fameux *convoi des 400* du 27 avril 1944).

Devenu le matricule 53 801, il ne quitta Buchenwald qu'en mai 1945, date à laquelle le camp fut évacué par les SS qui jetèrent sur les routes des colonnes de survivants squelettiques. Ils furent contraints de faire plus d'une centaine de kilomètres durant cette *marche de la mort* vers le camp de Flossenbourg, talonnés par l'armée américaine du général Patton. Ceux qui tombaient d'épuisement étaient abattus ou dépecés par les chiens.

Mon père n'est pas tombé, malgré ses quarante sept kilos, une fièvre dysentérique et une pneumonie... Il fut libéré par les Américains près de Cham, en Bavière, le 23 avril 1945.

Pour chaque nouvel an, il envoyait une carte de vœux à son dénonciateur pour le *rassurer sur sa bonne santé*. Juste après guerre, des amis résistants lui avaient proposé d'aller lui faire la peau. A cette époque, les règlements de comptes étaient choses courantes et la plupart des FFI détenaient encore leurs armes à domicile. Police et gendarmerie fermaient pudiquement les yeux sur ce genre d'histoires, cherchant surtout à faire oublier les leurs, sous les ordres de vichy et des occupants. L'ordre et le droit Républicains n'étaient donc pas rétablis pour le plus grand malheur de certaines crapules qui avaient trouvé profits au service de la gestapo. Mais mon père n'était pas de ce bois dont on fait les gourdins de vengeance. A sa manière, il se rappelait au bon souvenir de son délateur.

Je ne saurai jamais si la leçon a porté car ce bon Français à pu continuer sa petite vie bien tranquille. Condamné à mort par la cour de justice de la Marne en 1945, il fut cependant relâché quelques années plus tard, bien qu'il aît dénoncé une soixantaine de résistants et de juifs à la Gestapo...

\*

Le château de Cannettecourt était une belle demeure dix-huitième, sertie au creux d'un parc magnifique, réquisitionné par l'état à des « collabos », pour abriter la convalescence de déportés rapatriés sanitaires. Mon père, arrivé au printemps 1946, en prit la direction. Le personnel de service et d'entretien était composé de prisonniers de guerre Allemands qui trouvaient là matière à réparer le mal fait par leurs congénères.

L'ambiance était bucolique et reposante en ce printemps de paix , où Mademoiselle Odette Neveu, ma future mère, arriva au château. Licenciée en droit, elle avait trouvé là un emploi d'adjointe de direction pour quelques mois. Elle ne savait pas encore qu'elle accompagnerait toute la vie du Directeur des lieux...Un certain André Casse, mon futur père...

Leur idylle fut immédiate et leur mariage quelque peu précipité, puisque je devais naître le dix sept janvier 1947, dans une maternité proche, à Creil, célèbre jusqu'alors pour sa gare de triage.

Il semblerait que les deux familles accueillirent ce mariage avec quelques réticences. Surtout Marguerite, caricature de la mère possessive qui perdait son fils chéri, *enlevé par cette créature*. Paul, notre pépère, accepta en apparence, même s'il avait rêvé en secret un meilleur parti pour sa fille.

Les débuts furent difficiles, comme on l'a vu, mais mes parents en avaient vu d'autres...

Et malgré tout, notre vie s'enracina peu à peu à Nonancourt où mon père devînt conseiller municipal, parmi les notables locaux. Ma mère, quant à elle, obtînt son diplôme d'infirmière et travailla à l'hôpital qui se rénovait, avec l'ouverture de nouveaux services, une salle de chirurgie, une maternité moderne et un bloc opératoire. Un appartement nous avait

également été aménagé et la famille dut vivre au rythme de l'établissement, dans, et pour l'Hôpital.

A l'école, il y avait du nouveau et je crois que chaque écolier doit s'en rappeler, car c'était assez original pour marquer le souvenir. En effet, en raison d'une surproduction de lait, le gouvernement Mendès-France avait décidé d'organiser des distributions de chocolat chaud aux gloutons que nous étions. A dix heures, chaque matin, la cloche nous mettait en rang par deux pour aller vider une ou deux tasses aux frais de la république. Pour une fois qu'on se régalaient en faisant une bonne action, on ne se privait pas d'en redemander, et l'histoire dura ainsi quelques mois pour s'arrêter brutalement, sans prévenir car on avait dû épuiser au moins une mamelle de la France... Quelques années plus tard ces surplus furent transformés en lait en poudre, ce qui profita utilement aux enfants du *tiers-Monde*. Actuellement une autre solution géniale a été trouvée : On jette le lait à l'égout, tout simplement... Fallait y penser !

Notre insatiable gourmandise trouvait son réconfort chez la marchande de bonbons, à dix mètres de l'entrée de l'école, comme par hasard. La commerçante avait dû en manger beaucoup aussi, car elle avait un tour de taille qui l'obligeait à marcher derrière son ventre. Nos provisions de carambar et de réglisses rejoignaient nos sacs de billes qui gonflaient les poches de nos blouses. C'était notre monnaie d'échange indispensable. Un garçon sans billes était un fermier sans tracteur, autant dire rien du tout. Les plus maladroits qui s'avisait à perdre leurs dernières réserves étaient condamnés aux affres du manque de billes et devenaient prêts à tout pour se refaire. Comme c'était souvent les premiers de la classe, les marchandages allaient bon train pour obtenir les faveurs éclairées de ces pro du calcul et de l'orthographe. Les cancre obtenaient ainsi des notes surprenantes, qui étonnaient même les maîtres. Les billes étaient une aubaine pour n'importe quel idiot qui savait y faire.

En dehors des sucreries quotidiennes et des boulimies de confitures ou de lait concentré, c'est à Noël que l'orgie atteignait son apogée. Juste avant les vacances, un grand goûter s'organisait dans la salle du cinéma, avec des attractions sur la scène et un film de « Charlot » qui nous était spécialement destiné. Ensuite, c'était la ruée sur le buffet, où gâteaux, chocolats, et friandises disparaissaient en moins de deux. Le fin du fin, c'était les oranges - suprême luxe de l'époque - aussi rares que le caviar en Patagonie et que la bonne cuisine en Angleterre ; ces fruits provoquaient des bagarres jusque dans la rue où l'on poursuivait ceux qui fuyaient avec leur butin de vitamine C... En contrepartie, je vous garantis que notre génération a payé le prix fort en rendez-vous chez le dentiste pour des caries *made in glucose*... Là, on goûtait à « la fraise », un autre fruit – amère celui-là - au parfum de clous de girofles.

Entre deux carnets de notes, mes rapports avec mon père s'embellissaient parfois d'une sortie *entre-hommes*. Ce qui voulait dire qu'il m'emmenait à Evreux, pour un rendez-vous à la Préfecture, ou à la Direction de la santé. Là, j'attendais dans la voiture de l'époque ( après l'*Hamilcar*, il y eut la *4CV*, puis toute une dynastie de *Dauphines*) parfois des heures, que mon directeur de père revienne. Le malheur, c'est qu'il était toujours en retard. Une autre fois on rencontrait des copains à lui et pendant qu'ils refaisaient le Monde, j'avais droit à une ou deux grenadines, la boisson nationale des mêmes en culottes-courtes. Quand il était avec Guy Dorat, j'aurai pu boire des litrons qu'ils ne se seraient aperçus de rien ces deux-là. Une profonde et solide amitié les liait depuis leur rencontre, en 1954. Le premier représentait un fabricant de textiles, spécialistes des collectivités, et attendait sagement d'être reçu, lorsque le Directeur passa devant lui avec un type qu'il suspendait par le col pour l'éjecter de son bureau. Cette entrée en matière, pour le moins loufoque, ne fut pas sans étonner notre représentant, interloqué par la situation. Un

*manchot* qui vire un type, sans que ses pieds ne touchent terre, ne peut pas être tout à fait banal...

Il se trouvait que Guy avait eu des responsabilités très actives dans la résistance d'Auvergne et que sa rencontre avec mon père avait été un coup de foudre de l'amitié. Elle dure encore - bien que mon père aît disparu – au-travers de ma modeste personne. Je dois beaucoup à cet ami, à la fois un deuxième père, un guide dans le monde des idées et un phare dans mon modeste itinéraire. L'érudition diverse et originale de cet homme m'a ouvert des chemins de curiosités aux moments essentiels et déterminants. J'ai la chance d'avoir encore sa complicité à mes côtés ainsi que celle de Jacqueline, sa délicieuse épouse.

\*

Je me plaisais à l'Hôpital. Pour l'enfant que j'étais, ces lieux étaient une source d'explorations sans fin. Les bâtisseurs du XVIII<sup>ème</sup>. l'avaient érigé sur des souterrains aux arches voutées qui avaient connu la guerre de cent ans. Massacres et pillages s'étaient succédés sous ces murs de forteresse. J'en parcourais les ténèbres avec une torche tremblante où les ombres nourrissaient de délicieuses frayeurs. Bientôt j'en connaissais tous les dédales, les alcôves et les passages tortueux. Parfois, un rat furtif me faisait détalier comme un diable jusque dans les jambes de Bouboule. Il m'apprenait à faire des pièges, mais seuls les chats de la cuisine parvenaient parfois à en tuer un. Ces vieux matous de gouttières avaient les oreilles en dentelles, un regard de voyous et le pelage couturé. C'était de vrais durs pour affronter des rats parfois aussi gros qu'eux. J'enviais leur courage et leur force, moi qui n'avait ni l'un ni l'autre.

Dans les combles, immenses, la lingerie étalait ses blancheurs dans un labyrinthe de draps étendus . Ils séchaient en décors de théâtre et exhalaien t le savon frais et l'amidon en vapeurs tièdes. Je pouvais rester planqué des heures à écouter les lingères sans qu'elles me découvrent derrière les paniers d'osier et les piles de linge. C'était un milieu de femmes et j'espionnais leurs histoires, leurs rires, leurs secrets. J'éprouvais le bonheur d'un ennuque au cœur du harem, voleur d'ombres et d'univers mystérieux, j'étais porté par ces grandes émotions qui vous marquent du sceau du privilège, de l'unique, de l'inoubliable. Je me sentais au mieux dans ce cénacle féminin, doux et rassurant, à l'abri du monde et de ses violences. Comme les abeilles d'une ruche à miel, les lingères s'acharnaient à plier ces draps à l'infini, comme si elles voulaient ignorer qu'ils seraient à nouveau souillés, et qu'il faudrait recommencer, encore, et encore.

Elles étaient l'ordre et la patience qui luttaien t contre le chaos, chaque jour renouvelé. Parfois, elles me découvraient et chahuttaient quelques instants avec ce garçonnet qu'elles appelaient « Monsieur Yves ». J'étais le fils du directeur et ce rang me donnait le prestige d'une sorte de petit prince de la citadelle, ce qui semblait impressionner et attendrir ces filles de la campagne, aux mains rouges et aux rires spontanés.

Etait-ce les mêmes sentiments qui avaient poussé notre bonne de dix sept ans à venir s'allonger près de moi, dans le noir, lorsque les parents étaient de sortie ? Elle me parlait de ses aventures, de ses secrets de jeune-fille qu'elle me distillait à mon oreille complaisante. Elle me racontait la vie des *grands*, de ses années à *l'Assistance*. Nos chuchotements, pour ne pas réveiller ma sœur, me ravissaient d'une langueur inconnue. Dans l'obscurité, ma tête reposant sur son sein nu, j'écoutais le roman de la vie de cette orpheline tout en explorant son corps d'effleurements timides en caresses conquérantes. Au début, elle ramenait ma main qui s'égarait sur son pubis, plus tard et de guerre lasse, elle laissa faire le coquin têtu, le guida même, mine de rien. Ses murmures se

changeaient alors en gémissements et ses lèvres se taisaient sous mes baisers maladroits. Avec persévérance et conviction, elle m'apprit à embrasser, à caresser selon les désirs des filles, et me laissait endormi dans une volupté réparatrice.

Le lendemain, la journée de classe me trouvait encore plus abruti que d'habitude. Roméo la nuit, j'étais toujours aussi cancre le jour. Mais un autre problème me préoccupait à présent. En effet, j'allais assidûment au catéchisme, chaque jeudi matin et à la messe tous les dimanches. Or, Odile était venue s'interposer entre la vierge Marie et moi. Je ne savais pas si je devais en parler au curé, l'Abbé Gouel. Il était gentil et nous comprenait mais je n'étais pas sûr qu'il comprendrait pour Odile, vu que lui, il avait pas de femme et qu'il avait pas le droit d'en avoir. Je me disais aussi que ça ferait un sacré foin avec les parents si l'Abbé se mettait à tout leur raconter. Pour l'instant je me décidais au silence et j'expliquais tout moi-même à Jésus, en direct. On nous avait raconté l'épisode de Marie-Madeleine qui lui avait lavé les pieds. D'après ce que j'avais compris, elle couchait avec tout le monde et Jésus en avait pas fait toute une histoire. Odile, elle couchait seulement avec moi et on trouvait ça bien tous les deux.

A confesse, je racontais au curé que je piquais des pôts de confiture en haut de l'armoire, que des fois je prenais deux francs dans le porte-monnaie de ma mère et que je mentais par-ci par-là. Rien de bien méchant. Je récitais mes prières et je m'en tirais à bon compte ! La seule chose qui me tracassait, c'est que je mentais au curé en confession et ça, c'était pêché capital, avec les flammes de l'enfer quand je serais mort. Je me disais aussi que j'avais tout le temps pour me faire pardonner et je saisisais toutes les occasions de faire des bonnes actions en rachat de ma faute. J'allais bêcher gratuitement les jardins potagers des vieilles mémés, je leur portais leurs sacs à provisions. A l'hôpital je rendais tous les services possibles aux vieux qui ne pouvaient plus se déplacer. J'étais un scout sans uniforme, au service de tous les malheureux. Et quand venait une soirée *Odilesque*, je me

rassurais en me disant que Dieu ne pouvait quand même pas voir tout le monde, tout le temps et dans le noir...

Pourtant, j'ai eu peur après un jeudi après-midi. J'étais seul à la maison et Odile était dans sa chambre. Je ne sais pour quelle raison je suis allé la voir... Elle était debout devant la glace de sa penderie, en essayage d'un chemisier et d'une jupe à fleur. Elle posait et faisait des manières de grande dame  
« Comment tu me trouves comme ça ? Et comme ça ? Tiens ! tu peux m'aider à mettre ma fermeture éclair... Non, finalement, je vais mettre l'autre !

Et ainsi de suite, elle se change et se montre en sous-vêtements devant moi. « Mais qu'est-ce que tu regardes petit polisson ? Evidemment que je regarde, et j'en perds pas une miette. Elle s'allonge, presque nue, avant de m'attirer sur elle...

Ces découvertes sensuelles, gravées au feu de l'enfer dans mes souvenirs, m'ont fait trembler des mois, certain que ce coup-ci Dieu avait tout vu... Cependant j'avais de sérieux doutes sur l'efficacité de ce Dieu qui n'exauçait aucune de mes prières quand j'avais une urgence et qui n'exerçait aucune justice sur le monde que j'observais. Tout cela avait un goût d'histoire de père Noël et je trouvais mauvais signe que l'anniversaire de Jésus tombait justement ce jour là... Toujours est-il qu'en présence du curé, je me sentais gêné d'en savoir autant sur les filles, moi, si jeune ! Avec ma tête de benêt innocent, je trompais bien mon monde. J'admirais l'Abbé Gouel et à mes yeux il était une sorte de Saint, proche de chacun. Il arpentait la campagne à pieds ou sur son vieux vélo pour prêter assistance à tous les gens dans le malheur et la souffrance. Il était très pauvre car il donnait tout, son peu d'argent, son travail pour aider tous les malheureux que Dieu mettait sur son chemin. Sa robe noire était souvent tachée de boue et sa taille, serrée d'une grosse ceinture de cuir fauve démontrait, à l'évidence qu'il ne mangeait guère à sa faim. En

plein hiver, il portait une canadienne et un large béret, seules concessions à son confort personnel. L'Abbé c'était quelqu'un ! J'étais bien loin de me douter que nos routes se croiseraient à nouveau, en Afrique, plus de vingt ans plus tard.

J'étais alors de passage à Abidjan lorsque j'entendis prononcer son nom. Interloqué, j'appris qu'il se trouvait dans un village de brousse dans le nord, où il dirigeait une mission. Quelques semaines plus tard, j'eus l'occasion de m'y rendre et décidais d'aller le revoir. Mais j'arrivais trop tard ! Mon pauvre curé s'était fait empoisonner par un marabout jaloux, réduit au chômage par les talents d'humanité de son *concurrent*. Cette triste fin illustre l'esprit de sacrifice de ce grand homme qui assumait sa destinée jusqu'au bout...

A Nonancourt, le « cathé » avait l'avantage d'être mixte et rassemblait les enfants des communes avoisinantes. C'est dans cette salle, aménagée dans une vaste et ancienne grange battue par les courants d'air, que je rencontrais l'amour. Je ne parle pas de l'amour des évangiles, ni des petits jeux initiés avec Odile, mais de celui avec un grand « A ». En fait, dès le premier regard j'étais amoureux de cette fille extraordinaire, dont j'ai-hélas- oublié le nom. Elle était brune avec des yeux bleus de porcelaine, mais essayer de la décrire ne présenterait aucun intérêt pour comprendre ce que je ressentais. C'était évidemment d'une pureté absolue...

Touché par la grâce de ce sentiment inconnu jusqu'alors, je me laissais porter par ce flot léger qui consumait mon cœur en chamades étincellantes. La regarder suffisait à mon bonheur et la semaine était du miel que je dégustais à petite gorgées jusqu'au jeudi suivant. Parfois elle était absente et je bataillais pour garder sa chaise vide, refusant le sacrilège de la voir occupée par une autre. Je guettais sa venue, inquiet de son retard et, quand décidément elle ne venait pas, les jours étaient gris, sinistres et angoissants. Odile ne comptait plus, plus rien ni personne ne comptait, sauf les jours qui duraient un temps à n'en plus finir... Le souffle de la vie baignait à nouveau mon

âme meurtrie, lorsqu'enfin elle reparaissait. On échangeait des phrases anodines, des riens qui étaient beaucoup, où chaque intonation était mesurée. Je ne m'inquiétais pas du tout de savoir si elle m'aimait et je n'essayais rien non plus pour lui faire comprendre mes sentiments. Bizarrement, la voir et l'aimer me suffisait et les mois sont passés ainsi jusqu'au printemps, où les futurs communiants devaient faire la *retraite*. Il s'agissait d'une période où nous partions tous ensemble pour de longues excursions dans la campagne sous la houlette de notre bon curé. Je connaissais tous ces endroits à fond depuis des lustres et je devîns le guide de ma belle qui n'était pas du coin. Quel plaisir de pouvoir la prendre par la main pour la guider dans un passage difficile et quel bonheur d'attraper l'éclat d'un sourire qui m'était destiné, d'effleurer sa peau qui sentait la violette. Nous avons la chance d'un mois de mai magnifique et les filles avaient piqué des fleurs sauvages dans leurs cheveux. Nos rires enchantaient la forêt qui abritait nos jeux et c'est sous un arbre vénérable que tout arriva : Elle courait devant moi quand elle se prit un pied dans une grosse racine et le terrain pentu accentua sa chute spectaculaire. La malheureuse saignait du front et le sang coulait sur son visage, mais ce n'était qu'une égratignure. Par contre, son genou était largement entaillé d'une vilaine plaie profonde. Elle ne pleurait pas et souriait tranquillement. Je me précipitais près d'elle, épongeais son visage de mon mouchoir, lui étreignais les mains en embrassant doucement ses joues. Elle m'embrassait aussi, et respirait fort, comme une biche blessée. Je la rassurais de mon mieux et cherchait du secours.

On dû la porter à deux, en *chaise à porteur*, sur plusieurs centaines de mètres jusqu'à la route. Jamais charge ne fut aussi agréable et troublante que celle-là. L'ambulance vînt nous prendre une heure plus tard. J'étais fier de pouvoir l'accompagner dans le véhicule ( puisqu'on allait *chez moi*, à l'hôpital !). Assis près d'elle, je ne quittais pas sa main et nos regards s'embaient d'émotion, au son de la sirène qui amplifiait le romantisme de la scène. A l'hôpital, les pompiers

me l'enlevèrent sur un brancard pour la conduire en salle de soins. Je l'attendis longtemps au-dehors, pendant que le vieux docteur Dauphin la recousait. Je persuadais ensuite ma mère de l'accueillir à l'appartement en attendant son père qui devait venir la chercher.

La jambe raidie par un gros pansement au genou, elle est encore chez moi pour quelques instants de bonheur volés à l'éternité. Plus tard - et bien trop tôt - elle est installée sur le fourrage du camion à plateau venu la prendre. Elle me fait des grands signes de la main en agitant son mouchoir et je cours derrière ce camion en agitant les bras. Elle me crie quelque chose que je n'entends pas. Elle sourit encore, loin. Le camion disparaît dans un virage. Elle est partie ! Je ne la reverrai jamais.

\* \* \*

Après avoir échoué au Certificat d'Etudes - qui devait en théorie nous déclarer *bon pour la vie active* - j'atterrissais dans une classe de sauvetage, en cours-moyen, sous la houlette de Madame B.

Elle avait la quarantaine coquette et arrogante et ses baffes avaient un parfum de poudre de riz.

Partageant la vie de l'huissier du village, elle affirmait par son concubinage notoire son désir de provoquer ce bled de péquenots qui faisaient tout en cachette. Mais les cachettes ne sont pas si nombreuses dans un village de mille cinq cent âmes, si bien que tous en savaient un paquet sur les uns et les autres, et les commérages allaient bon train... Mais la mère B. s'en foutait complètement et ses talons aiguilles martelaient nos pavés avec l'assurance et la tranquillité d'une poule qui picorait notre grain. Elle portait toujours un gilet rose négligemment jeté sur ses épaules, et toisait nos rangs désordonnés avec un regard dédaigneux et consterné. L'Académie lui avait donné mission d'éduquer ces enfants de la campagne, il fallait donc le faire en se pinçant le nez et sans illusions. Pour mon compte, elle ne s'en faisait aucune, j'étais irrécupérable! Mon dossier – je devrais dire mon passif – ne plaidait guère en ma faveur. Chacun de mes faux pas étaient fidèlement consignés et rapportés à qui de droit. A la maison, l'inquiétude à propos de mon avenir atteignait des sommets stratosphériques. Tout alla de mal en pis, si bien qu'en fin d'année, la marâtre fit connaître son verdict écrit à l'encre rouge... « Entrée en sixième fortement déconseillée. » J'étais marqué au fer rouge de l'infamie et pour une fois mon orgueil en prît un sacré coup. Je haïssais cette pintade poudrée qui décidait de ma vie d'un trait de plume. Je voulais absolument rentrer en sixième, avec de nouveaux professeurs, une nouvelle vie. J'espérais, je sentais, que mon parcours pouvait s'arranger. Je n'étais qu'un cancre, d'accord, mais je n'étais pas idiot, je le savais car j'en voyais tous les jours...

Mes parents ont pris la courageuse décision de passer outre et de me présenter tout de même au concours d'entrée en sixième. A l'étonnement général, je l'ai réussi, quoique de justesse... Sauvé ! Ainsi j'échappais de peu à la carrière de *cantonnier* qui m'avait été promise jusqu'alors.

C'est au collège Rotrou, à Dreux, que je fis une entrée par la petite porte du secondaire. C'était vieux, triste et rébarbatif mais j'étais heureux, transformé par l'espoir d'une nouvelle vie. Tout était nouveau et je me glissais dans une nouvelle peau. Je me levais très tôt pour attraper le car de sept heures et il me fallait marcher une belle trotte, au départ comme à l'arrivée, mais je n'en avais cure. J'étais demi-pensionnaire et je travaillais beaucoup, tant et si bien que je fus premier dans presque toutes les matières durant cette année scolaire. Et, devinez quoi ? J'ai eu le culot de régler son compte à la mère B :

Un soir de juin, où je suis allé sonner à sa porte avec mes carnets de notes à la main, je m'étais fait *tout beau tout propre* et je lui ai tendu les preuves de ma réussite avec grand sourire. Je l'ai laissée consulter mes résultats avant de lui lancer « Vous vous êtes trompée, Madame, je suis le premier maintenant ! » Puis, je lui ai définitivement tourné le dos, gonflé de mon triomphe et fier de ma revanche. J'avais filé un bon coup de *Corrector* sur son encre rouge et c'est comme si j'avais effacé la souillure qui m'avait tant oppressée durant toutes ces années. Je repartais à zéro, comme disait la même piaf. C'est du moins ce que je pensais !

J'avais peut-être aussi une notion toute personnelle de la justice sociale. A cette époque, *les riches* étaient regardés de travers et considérés comme des profiteurs qui s'enrichissaient sur le dos des autres. Voir cette bonne femme se pavaner dans la *traction* de son huissier en écœurerait plus d'un. Un type que personne n'aurait voulu fréquenter à part ceux qui ne pouvaient pas faire autrement., Il y avait une autre *15 CV* au village, celle du notaire, Maître Bonhomme, lui, était sympa, et son fils - aussi chétif que son père était ventru - se trouvait

dans ma classe. Mes autres copains étaient fils de commerçants, tous riches avec de belles bagnoles, mais nous les gamins, on s'en moquait, on était tous habillés pareils. Les classes sociales ne s'affichaient pas dans notre comportement ou nos vêtements. Pour les parents, c'était très différent, chacun avait l'habit de son métier et en était fier ou, du moins, n'en avait pas honte. Le facteur était habillé en facteur et le boucher en boucher ; les notables portaient le costume et la cravate. Seuls les paysans, qui étaient riches, s'habillaient comme de pauvres ouvriers.

L'été 1959 battait son plein de soleil et j'en profitais avec l'insouciance tranquille du devoir accompli. A la maison, les discussions trouvaient un nouveau sujet de réflexion car l'administration proposait à mon père la direction de l'hôpital d'Abidjan, en Côte d'Ivoire. Avec la guerre d'Algérie et la décolonisation ambiante, ma mère n'était pas très chaude pour cette aventure malgré les énormes avantages proposés et mis en avant par mon père. Les choses en restèrent là et les Africains durent se débrouiller sans nous, car l'offre fut finalement déclinée. J'étais très déçu car je m'étais tout de suite emballé pour ce projet où je me voyais marcher sur les traces de Tintin au Congo.

L'avenir en décida autrement car les Hautes Instances proposèrent un nouvel endroit, à Trouville-sur-mer, dans le Calvados ; ce qui fut accepté à l'unanimité et avec enthousiasme. Mais cette mutation n'interviendra que plusieurs mois plus tard. J'entamais donc ma cinquième au collège Rotrou, malheureusement avec moins de succès que l'an passé. Était-ce l'attente fébrile de notre prochain déménagement ou bien l'orgueil de la revanche qui n'avait plus lieu d'être ? Toujours est-il que mes résultats n'étaient plus aux sommets et que j'allais en classe *en touriste*, comme l'avait si bien défini l'un de mes professeurs...

En feuilletant les anciennes photos de cette période, je mesure les énormes changements qui ont secoué nos sociétés depuis ces années cinquante qui peuvent apparaître grises,

rigides et difficiles. La cohésion sociale était cimentée par l'autorité, la discipline et la solidarité mais aussi par un espoir naïf dans les progrès technologiques à venir...

Trente ans plus tard, je suis retourné sur les traces de mes pas d'enfant avec l'émotion que l'on devine. Le clocher défiait toujours le temps mais le kiosque de la place avait disparu. J'ai voulu revoir l'école et le préau avec ses colonnes en fonte et j'ai donc musardé par les mêmes ruelles pour découvrir qu'elle avait été rasée ! L'hôpital ? ... Rasé lui aussi, bitumé en parking. Quant au Parc de Saint Lubin, la plupart des arbres centenaires ont été arrachés pour laisser de l'espace à de merveilleux clapiers HLM pour candidats au confort « moderne »

Mon enfance était donc définitivement morte et recouverte par le goudron du néant. Je me suis alors juré de ne pas retourner à Stella, dont je sais que les dunes sauvages ont laissé place à des lotissements de vacanciers entassés dans des villas « Sam-suffit » et autres « abri-côtier » Non-merci ! On peut parfois perdre son âme au détour de la nostalgie qui vous guette derrière un mur de pierres, un arbre ou une dune de sable. Les grands déserts sont toujours habités des souvenirs du vent et des poussières d'éternité.

\* \* \*

Vous venez de lire *couleurs sépia* le premier chapitre de mon essai autobiographique « En clair-obscur » en exclusivité sur mon site web.

Les chapitres suivants sont :

*Un pont sur la Touques*

*Paris s'éveille*

*Vogue la galère*

*La colombe bleue*

*Un pas en arrière*

A lire prochainement...